

Tout ce qui reste
de nos vies

Alain Rémond

Tout ce qui reste
de nos vies

Éditions du Seuil
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-110703-6

© ÉDITIONS DU SEUIL, MARS 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Il pleuvait comme si c'était la fin du monde, une pluie longue, épaisse, interminable. Nous étions là, trempés, transis, en quête d'un abri, n'importe quel abri. Nous avions prévu de nous asseoir au soleil, dans l'odeur de l'herbe et le bruissement des feuilles. Après tout, nous étions au mois d'août. Mais voilà qu'il s'était mis à pleuvoir comme il pleut en novembre, quand tout est noir, quand tout est triste et que l'hiver s'annonce. Il n'était même pas question de nous serrer sous un arbre, tellement cette pluie était sauvage, impitoyable. Alors nous avons cherché un abri, une cabane, une étable, trois planches et un toit de tôle, juste pour être au sec.

Et là, près d'une chapelle, en pleine campagne, nous l'avons vue : une ferme abandonnée, vide et silencieuse, portes et fenêtres fermées, condamnées. À quelques mètres : un grand hangar, au milieu d'un terrain livré aux ronces et aux orties. Après nous être assurés que la ferme

était bien vide, sans âme qui vive, nous nous sommes précipités sous le hangar, secouant nos vêtements comme des chiens sortant de l'eau, écoutant en silence le crépitement de la pluie sur la toiture. Le hangar était encombré d'un bric-à-brac de vieilles choses laissées là, jetées là, en vrac, comme après un départ soudain, dans l'urgence, rouillant et pourrissant, livrées au lent travail du temps. Vieilles machines agricoles, herses, charrues, semoirs, tracteurs hors d'âge. Vieux outils, faux, râpeaux, pelles, pioches. Vieux meubles, tables, chaises, échelles, escabeaux déglingués. Bassines et cuvettes toutes bosselées. Et même un baby-foot bancal, à moitié défoncé. Tout ce qui avait accompagné la vie quotidienne d'une famille, pendant des années de travail, de jeux, d'amour, gisait ici, dans cette ferme aujourd'hui désertée. Les restes d'une vie, ici, près de la chapelle, au fond d'une campagne perdue.

Nous étions là comme au milieu de la mort, avec cette pluie qui tombait longuement, désespérément, et ces vieilles choses abandonnées. Ce qu'il y avait d'étrange, c'était cette impression de désordre, une maison vidée à la hâte, n'importe comment, comme avant un départ précipité. Comme pour un sauve-qui-peut.

Puis nous avons commencé à regarder d'un peu plus près ce qu'il y avait sur le sol de terre battue, entre les machines et les outils, les chaises et les tables. Dans des caisses en carton, ou même par terre, en vrac, il y avait des papiers. De vieux papiers jaunis, maculés de taches, grignotés par les souris. Des papiers oubliés, eux aussi, jetés là, eux aussi. Machinalement, nous nous sommes baissés pour en prendre un ou deux, imaginant de vieilles réclames, des bons de réduction, des notices d'appareils. Mais non. Mais pas du tout. Tous ces papiers étaient des papiers de famille. Fiches d'état civil, extraits de naissance, livret de famille, actes de vente, contrats de bail, reconnaissances de dette, livret militaire, ordre de mobilisation, ordre de réquisition, relevés bancaires, dans les années vingt, les années trente, les années quarante.

Nous réalisions, peu à peu, que toute une vie était là, sous nos pieds. Que nous étions en train de piétiner toute une vie. Des reconnaissances de dette écrites à la plume, avec les noms, les chiffres, les dates. Parfois de grosses sommes, parfois des sommes dérisoires, des notes chez le boucher, chez le boulanger. Des courriers administratifs tapés à la machine, tamponnés, datés, signés. Des relevés de banque avec des colonnes de chiffres, des additions, des récapitulatifs. Des papiers de

notaire, avec la superficie du terrain d'abord loué, puis acheté. L'acte de vente de la ferme. Des certificats de travail à la SNCF. Des bulletins de salaire. Une convocation pour se rendre tel jour, à telle heure, à tel endroit, au tout début de la guerre.

Nous étions à la fois fascinés et pétrifiés. Il y avait là toute la vie d'une famille, livrée en pâture, offerte à qui voudrait. Il y avait toutes les dates, tous les actes, du mariage à la mort. Sous les formules légales, sous le langage administratif, sous les chiffres, sous les tampons, il y avait là les longues années de la vie d'une famille, les joies, les drames, la guerre, toute cette somme de démarches, toute cette paperasserie qui accompagne la vie, qui la raconte, jusqu'à la mort. Dans cette ferme perdue dans cette campagne perdue, il y avait eu toute cette vie, toutes ces journées, ici. La ferme était vide, désertée. Depuis combien de temps? Depuis combien d'années? Impossible de le savoir.

Et voilà que des inconnus, des étrangers, lisent tous ces vieux papiers jetés au vent, sous le hangar. Voilà que des inconnus, des étrangers, profanent cette vie, le mystère, le secret de cette vie. Ils peuvent tout lire. Ils peuvent tout savoir. Oui, tel était notre sentiment alors que nous lisions,

incrédules, tous ces papiers qui nous brûlaient les mains. Nous étions tels des cambrioleurs pénétrant par effraction dans l'intime d'une vie. Tout était là, sous nos yeux. Nous avions envie de tout lire, nous ne pouvions pas nous en empêcher. Et nous en avons honte.

Le pire, c'était d'essayer d'imaginer ce qui s'était passé. Parce que tous ces papiers venaient certainement de la maison d'à côté. Qui donc avait vidé cette maison de tous ses papiers pour s'en débarrasser sous le hangar, au milieu des vieilles machines, des vieux outils ? Qui avait décidé de les jeter là, de les laisser là ? N'y avait-il personne pour les recueillir, les garder, les protéger ? Les papiers qui racontent toute une vie, n'a-t-on pas envie de les transmettre, après les avoir pieusement, précieusement conservés ? Il y avait là une telle violence, sous ce hangar, près de la ferme abandonnée. Comme un geste de rage, de colère. On ferme. On vide. Et on jette tout. Voilà tout ce qui reste de ces vies balayées : des papiers que profanent des inconnus, des étrangers.

Et c'est une telle pitié.

Je n'ai cessé, depuis, de penser à ce hangar, à cette maison fermée. À ces vieux papiers que nous lisions en silence, tandis que continuait sans trêve cette pluie de fin du monde. J'y pense avec une espèce de désespoir, en imaginant la vie de ces gens dont je ne sais rien, à part ce qu'en disent ces contrats, ces reconnaissances de dette, ces actes notariés. Je n'ai jamais vu ces gens, je n'ai pas la moindre idée de leur apparence physique, s'ils étaient sympathiques ou pas, combien ils étaient, d'où ils venaient, combien de temps ils ont passé ici, dans cette ferme, à quel âge ils sont morts, de quoi ils sont morts. Mais ils me sont tellement proches, soudain, j'ai l'impression de les connaître, d'avoir avec eux comme une intimité, en étant de la sorte entré par effraction dans leur existence. J'ai pitié d'eux, oui, c'est le sentiment qui m'envahit. Pitié et désespoir, car ils sont morts, leur vie est finie, leur maison est vide, abandonnée, leurs meubles sont pourris, leurs

outils sont rouillés, leurs papiers sont livrés au vent, à la pluie, à l'obscène curiosité des passants.

J'aurais tellement aimé les rencontrer, faire leur connaissance, parler avec eux de leur vie dans cette petite ferme loin de tout, à l'ombre de la chapelle. J'aurais aimé qu'ils me racontent leur vie, le mariage, les enfants, le travail, les fêtes, les amis, les soucis, l'achat de cette parcelle de terre, les fins de mois difficiles, les enfants qui s'en vont et la vieillesse qui s'annonce, qui est bientôt là. Oui, j'aurais aimé parler avec eux, pour me faire pardonner d'être cet inconnu qui pénètre leurs secrets, qui s'approprie les traces de leur vie d'homme, de leur vie de femme.

Toute vie est infiniment précieuse. Personne ne mérite de voir sa vie ainsi éparpillée, abandonnée, piétinée. Tout ce qui reste de nos vies, ce sont ces vieux papiers. Et ces papiers sont sacrés, pour l'éternité. On ne devrait pas avoir le droit de les profaner.

Et pourtant on les profane, tous les jours ou presque, dans les brocantes, dans les vide-greniers. C'est ce que je ne peux m'empêcher de penser quand je tombe, entre une pile d'assiettes et une vieille cafetière, sur des paquets de lettres, des livres de comptes, des journaux intimes, des agendas. Ceux qui les ont écrits sont de parfaits inconnus, morts depuis bien longtemps. Et pourtant, rien que de les voir, j'ai le cœur serré. Même les cartes postales, de simples cartes postales. Les cartes postales disent peu de choses, il n'y a pas beaucoup de place pour la correspondance, à côté du nom et de l'adresse du destinataire. En quelques mots, écrits à l'encre violette, elles disent les vacances, les voyages, le temps qu'il fait, rien que des choses banales. Mais elles disent aussi, parfois, les maladies, les séparations, les fiançailles, le mariage, les naissances, la mort. En si peu de mots, elles disent parfois l'essentiel, ce qu'on écrit à la hâte, sur un coin de table, juste avant de coller

le timbre, en pensant très fort à celui qui va lire. Il arrive qu'il y ait un post-scriptum, écrit dans la marge, à la verticale. Et c'est souvent dans ce post-scriptum que se dit ce qu'on voulait vraiment dire et qu'on n'arrivait pas à dire. Ou qu'on n'osait pas dire. Une seule phrase, qui commence par « au fait... », ou bien « à propos... » et qui dit, d'un seul trait, tout l'amour du monde, ou toute la peine du monde. Toute la douleur du monde.

Et tout cela devrait rester secret, à jamais. Ces mots, ces phrases n'auraient jamais dû se retrouver sur une table de brocanteur, entre une pile d'assiettes et une vieille cafetière. Voilà ce que je me dis en tenant dans mes mains ces minuscules fragments de vie qui, mis bout à bout, racontent tout le roman de l'existence humaine.

Et que dire alors des lettres ? De quel droit sont-elles là, ces lettres qui ont été écrites avec confiance, avec abandon, dans la certitude qu'elles resteraient privées, qu'elles resteraient secrètes, qu'elles ne seraient lues que par leur destinataire, puis gardées dans un tiroir, ou bien brûlées, mais jamais livrées à des regards inconnus ? Je ne peux m'empêcher de penser à toutes les lettres que j'ai conservées, celles de ma mère, de mes frères et sœurs, celles d'Anne, de mes enfants, celles de mes amis très proches, toutes ces lettres qui sont

comme un trésor, qui font partie de moi, de ma vie. Je ne peux même pas imaginer qu'elles pourraient un jour se retrouver sur un étal de brocanteur, que des passants distraits pourraient les sortir de leurs enveloppes, pourraient les lire, ligne après ligne, page après page, comme des voleurs, des cambrioleurs de ma mémoire. Je deviens fou à cette simple idée, je ne peux même pas y penser.

On me dira que tous ces gens sont morts, ceux qui ont écrit ces lettres comme ceux qui les ont reçues, et que ça leur est parfaitement égal qu'elles se retrouvent dans une brocante ou un vide-greniers. La mort efface tout, la mort recouvre tout, passé, mémoire et souvenirs. Mais ce n'est pas vrai. Je ne peux pas croire que ce soit vrai. Je ne veux pas le croire. Toute vie est sacrée. Toute trace de vie est sacrée. Les lettres que je garde dans mes tiroirs, je n'arrive à les relire que dans certaines circonstances, à certaines occasions, je n'en relis chaque fois que quelques-unes, pieusement, le feu aux mains, tellement elles me sont précieuses, tellement elles disent tout de ma vie, et de la vie de ceux qui me sont chers. Que des mains inconnues s'en emparent, cette idée m'est tout simplement insupportable. Je sais bien qu'aujourd'hui tout se lit, tout se dit à tout le monde, tout est envoyé à tout le monde, tout

le monde peut lire ce que tout le monde écrit sur son ordinateur, tout le monde dit tout de soi à de parfaits inconnus. Tant pis. Mes lettres resteront cachées, elles resteront secrètes, pour les siècles des siècles. Amen.

Et pourtant, la vérité, c'est que je ne peux m'empêcher de les lire, ces cartes postales, ces lettres jetées en vrac sur les tables de brocanteur. Juste quelques lignes, vite, à la dérobée, comme un voleur. Je suis comme fasciné, happé, contre mon gré. Impossible d'y résister. Ces gens sont morts, me dis-je en effleurant ces cartes postales, ces lettres, tout cela est fini, tout cela est mort, mais c'est comme lorsque l'on touche les ailes d'un papillon et que reste sur les doigts un peu de leur couleur, un peu de leur substance, quelque chose comme la poussière du temps. Lisant ces lettres, comme un voleur, du bout des doigts, j'ai l'impression de m'imprégner de ce qu'elles disent, de repartir avec un peu de leur vie en moi. Je me demande si la rencontre prévue tel jour, à telle heure, en tel endroit, a bien eu lieu. Et comment elle s'est passée. Si la tante dont on s'inquiète, pour cause de mauvaise grippe, a bien été guérie. Si le rendez-vous avec un employeur, pour enfin

trouver du travail, s'est bien déroulé. J'ai envie de le savoir, j'en ai même besoin. Et comme je ne peux pas le savoir, alors j'invente, je me bâtis un roman, je rêve, j'imagine.

La vérité, c'est que je ne peux pas supporter que ces gens-là, ceux qui ont écrit ces lettres, ceux qui les ont lues, soient morts. Je ne peux pas supporter que leurs rêves, leurs espoirs, leurs projets soient à jamais en cendres. Ce sont des inconnus, ils ne sont rien pour moi. Mais je ne supporte pas qu'ils soient morts. Pas plus que je ne supporte de marcher dans un cimetière et de voir, sur les tombes, les noms, la date de la naissance et la date de la mort de tous ceux qui sont enterrés là, sous les pierres, sous la terre. Je regarde tous les noms, tous les prénoms, toutes les dates, je calcule à quel âge ils sont morts. Je regarde les gerbes, les bouquets, fleurs fraîches ou fleurs artificielles, les petits angelots en stuc sur les tombes des enfants. Je vais d'une tombe à l'autre et je me dis que ce n'est pas juste, qu'ils n'auraient jamais dû mourir. J'ai la gorge serrée comme si je les connaissais tous, comme si j'avais passé ma vie avec eux. Je maudis la mort.

Les lettres que je lis à la dérobée, vite, vite, dans les brocantes, c'est exactement la même chose. Je ne peux tout simplement pas accepter l'idée que

tout ce qu'elles disent soit anéanti par la mort. Ces lettres palpitent de vie, j'entends battre des cœurs, j'entends des voix, des rires d'enfants, je devine des visages. Et tout cela n'est plus, tout cela a disparu. Vite, je repose les lettres. Vite, j'essaie de penser à autre chose.

Les brocantes sont des cimetières.

Je me souviens d'un film, un documentaire, que j'ai vu un soir, tard, à la télévision, voilà une douzaine d'années. Une histoire de brocante, justement. Une histoire de vie et de mort. Un jeune réalisateur, Henri-François Imbert, se voit offrir par une amie une caméra super-8 achetée d'occasion dans une brocante à Bangor, en Irlande du Nord. Ouvrant la caméra, il tombe sur un petit bout de pellicule laissé là, oublié là, par le précédent propriétaire. Il fait développer la pellicule, la visionne. Deux minutes d'images tremblées, surexposées, quatre personnes au bord de la mer, jouant dans l'eau. Une femme d'une soixantaine d'années, une petite fille éclaboussant tout le monde, une jeune femme à l'arrière-plan et un homme qui surgit de l'eau, une bouée autour de la taille. Voyant ce tout petit film, ces deux petites minutes en super-8, Henri-François Imbert est alors pris d'une véritable obsession : il veut retrouver les quatre personnes au bord de la

mer, à tout prix, pour leur rendre ce film qu'elles n'ont jamais vu, leur rendre un bout de leur vie.

Il va jusqu'à Bangor, en Irlande, retrouve la brocante où son amie a acheté la caméra, interroge le brocanteur, des voisins, des amis des voisins, et finit par tomber sur des gens à qui son histoire dit vaguement quelque chose. Ils acceptent de voir le film et, dès les premières secondes, ils reconnaissent les quatre sur la pellicule. « Mais c'est Mollie ! » s'exclament-ils. Mollie, c'est la femme d'une soixantaine d'années. « Ah, bien sûr, elle était plus jeune à l'époque... Ça doit bien dater d'une dizaine d'années. » Ils appellent aussitôt leur amie Mollie, qui vient avec sa fille, la jeune femme à l'arrière-plan sur la plage, et sa petite-fille, celle qui joue à éclabousser tout le monde. Et l'homme qui sort de l'eau avec une bouée autour du ventre ? « Regarde, c'est ton mari ! » dit Mollie à sa fille. Coup de téléphone au mari, qui arrive bientôt. Les voilà réunis tous les quatre, plongeant en silence dans le passé, leur passé, devant ces images floues, tremblées, surexposées. Mais il manque quelqu'un, dit alors Henri-François Imbert : celui qui tenait la caméra, ce jour-là, celui qu'on ne voit pas. Alors Mollie raconte : c'était son mari, le grand-père de la petite fille. Il a tourné ces images juste avant



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2013. N° 107926 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE